

Je serais bien en peine de dire quel fut mon premier contact avec le livre. Des livres, il n'y en avait guère dans ma famille. Mes parents n'avaient pas de bibliothèque, mais une sorte d'armoire à vitrine, où deux étagères donnaient à voir des reliures plus que des textes. Le meuble trônait au salon. Il abritait essentiellement des dossiers, factures, actes de vente, relevés de banque, ainsi que quelques bibelots. La porte de l'armoire était si lourde que je ne m'aventurais pas à l'ouvrir, par peur de cogner la table basse qui était dans son axe et d'en casser la vitre. Les ouvrages, dans leurs austères habits de cuir sombre, étaient difficilement accessibles, protégés par les objets qu'il fallait déplacer pour pouvoir sortir un volume. Beaucoup d'entre eux étaient écrits en langue allemande, Goethe, Schiller. Sur leur dos, les lettres gothiques ajoutaient à la difficulté de leur accès. Quant aux rares livres qui étaient rédigés en langue française, il s'agissait d'œuvres d'un écrivain aujourd'hui oublié qui eut son heure de gloire, Henri de Régnier. Les titres étaient intrigants : *La Double maîtresse*, *La Pécheresse*. J'avais tenté

l'une ou l'autre fois, en cachette, lorsque mes parents étaient absents tous les deux – ce qui ne durait jamais bien longtemps –, d'en examiner le contenu de plus près. Mais les mots que j'attrapais au hasard, les quelques gravures de femmes nues que je découvrais en tournant fébrilement les pages me laissaient entrevoir à quel point ces publications ne m'étaient pas destinées. Leur érotisme – bien fleur bleue au regard de ce que l'on connaît aujourd'hui – m'en interdisait clairement la lecture.

Si bien que le coffre-fort des rares livres familiaux m'était quadruplement verrouillé : par le meuble d'abord, à la porte si encombrante, par les bibelots qui m'interdisaient un accès rapide et facile aux volumes alignés au fond des étagères, par la langue allemande qui m'était un idiome étranger, et par le sulfureux contenu des quelques autres ouvrages, qui semblait les réserver aux adultes.

Chez ma grand-mère, la situation était encore plus simple : elle n'avait quasiment aucun livre. Pas de bibliothèque, pas d'armoire vitrée non plus. Les rares écrits qu'elle possédait étaient remisés dans une petite commode fermée, où personne n'aurait pu soupçonner leur présence. Les textes en question étaient bien sûr presque tous rédigés en allemand, et bien sûr en gothique. De surcroît, c'étaient exclusivement des œuvres pieuses : vies de saints, ouvrages de morale chrétienne, almanachs catholiques, missels et autres bréviaires. De sorte que mon envie de lecture, qui me semblait être l'apanage des adultes au monde desquels, enfant unique, j'aspirais à appartenir le plus tôt possible, ne trouvait en rien à s'assouvir dans ma famille.

Sylvain et Sylvette

Si je ne me trompe, c'est dans un magasin de jouets qu'on m'acheta mes premiers livres. Le magasin s'appelait *Wery*. C'est un commerce bien connu de tous les Strasbourgeois, pour qui il fut une institution pendant des décennies. L'établissement était immense, du moins à mes yeux d'enfant, une « grande surface » du jouet comme l'on dirait aujourd'hui. À ceci près qu'il n'était pas situé en périphérie de la ville, mais au cœur du vieux Strasbourg. Son attraction principale consistait en une énorme installation de chemins de fer miniatures, qui couvrait l'équivalent de deux pièces d'un appartement. On y voyait des gares, des passages à niveau, des maisons, des arbres, des aiguillages, des personnages, des collines, des prés, des villages, des ponts, des viaducs, des tunnels, surtout des tunnels, dans lesquels, sous nos regards émerveillés, s'engouffraient les petits trains avant qu'ils n'en ressortent à la même imperturbable vitesse, comme auréolés de la gloire de l'aventure et de l'inconnu.

Le spectacle de cet univers de modèles réduits était pour moi le plus fascinant de toute la ville de Strasbourg. La cathédrale, les places, le cours de l'Ill, les grands boulevards de la Neustadt, rien n'avait à mes yeux une force d'attraction et un charme susceptibles de rivaliser avec ce monde miniature. L'infiniment petit des trains était bien plus captivant que l'infiniment grand des monuments de la ville. Jouef et Märklin faisaient largement la pige à Kléber et Broglie.

Il n'était pas question bien sûr que mes parents fassent l'acquisition d'une telle installation. Ils n'en avaient pas les moyens financiers et ne disposaient absolument pas de l'espace nécessaire. D'ailleurs, je n'eus jamais, tout au long de mon enfance, et malgré mes demandes répétées au père Noël, la chance d'avoir même un simple train électrique, dont les boîtes pourtant ne devaient pas coûter une fortune. En contrepartie, sans doute à la fois pour me consoler, pour ne pas encombrer l'appartement qui n'était pas bien grand pour trois personnes, et pour contribuer à mon éducation, on voulait bien, de temps à autre, m'acheter un « petit livre ». Les ouvrages vendus par *Wery* n'étaient pas bien nombreux. Le magasin de jouets n'était pas une librairie. Mais on y trouvait de minces albums qui firent les délices de ma prime enfance, les albums de *Sylvain et Sylvette*.

Pour qui ne connaîtrait pas *Sylvain et Sylvette*, ces ouvrages avaient une première particularité : leur format, « à l'italienne », c'est-à-dire plus large que haut. Ils appartenaient à l'univers de ce que l'on appelle maintenant « bandes dessinées ». Mais curieusement, je n'ai pas souvenir d'avoir entendu mes parents les nommer ainsi. Le dessin était simple, et mettait en scène un petit garçon et sa sœur, qui vivent en autarcie au milieu de la forêt. Les codes vestimentaires nous semblent bien étranges aujourd'hui. Sylvain est coiffé d'un bonnet bleu, Sylvette d'un fichu rouge, genre foulard islamique. Tous deux sont chaussés de sabots. Lui est vêtu assez sobrement d'un pantalon brun et d'une impeccable chemise blanche,

tandis que sa sœur porte un pittoresque bustier noir ajouré, une jupe bleue et d'in vraisemblables bas rayés rouges et blancs. Une bimbo avant l'heure, bien plus sexy si l'on y songe que Barbie, tant on a envie de lui ôter son bustier et de lui trousser la jupe au-dessus de ses collants, nonobstant son petit air niais et gamin qu'elle partage avec son frère, et qui tient essentiellement à son visage parsemé de taches de rousseur.

Je me délectais de cette lecture, sans parvenir vraiment à définir pourquoi. Plus que les personnages, jeunes adultes déguisés en enfants, c'étaient sans doute leurs aventures qui me plaisaient, et auxquelles je pouvais m'identifier. Dans chaque album, Sylvain et Sylvette sont en effet en proie à une lutte sans cesse renouvelée avec quatre animaux sauvages, les quatre « compères » : un ours, un loup, un renard et un sanglier, qui tentent de s'emparer des biens des deux héros. Chacun des animaux incarne classiquement un type humain. L'ours est un gros balourd, le loup un méfiant pas très drôle, le renard un fin organisateur. Le sanglier est le seul des compères à marcher à quatre pattes. À chaque fois, leurs tentatives de dépouiller nos deux héros échouent bien sûr lamentablement. Sylvain et Sylvette triomphent. Ils incarnent la suprématie de l'humain sur le sauvage, mais aussi le bonheur de vivre simplement dans la nature. Cet univers de vie à la campagne a été mon premier exotisme. Sylvain et Sylvette m'extrayaient de la ville, m'emmenaient dans les bois, loin du tram, des voitures, de l'école, des adultes, dans le monde paisible et paradisiaque d'une éternelle enfance.